



LES SOMNAMBULES. ÉTÉ 1914 : COMMENT L'EUROPE A MARCHÉ VERS LA GUERRE

Christopher Clark

Paris, Flammarion, 2013, 668 pages

Il est peu de sujets sur lequel on ait plus écrit que sur les origines de la Première Guerre mondiale. Près de 25 000 articles et ouvrages sont en effet centrés sur cette question sans finalement jamais satisfaire le lecteur. Si les opinions ont longtemps varié avec la nationalité et les opinions des auteurs, les thèses nationalistes s'opposant notamment aux thèses marxistes, le débat historique tourne en fait depuis 100 ans autour de la question de la responsabilité et donc de la culpabilité. Qui a déclenché la grande catastrophe ? Était-ce l'Allemagne, comme le disait le traité de Versailles ? La Russie, comme le soutenaient les Allemands ? Le militarisme et le capitalisme, comme l'affirmaient les socialistes ?

En cherchant à s'affranchir de la recherche d'un coupable d'où viendrait tout le mal, en se méfiant de cette logique qui prédispose l'historien à interpréter les actions des décideurs comme planifiées à l'avance et donc à s'enfermer dans une cohérence qui n'est peut-être qu'une reconstruction, Christopher Clark reprend un débat à nouveau frais. En réalité, depuis Pierre Renouvin, pour ne citer que celui-ci, les historiens de l'entre-deux-guerres, eux-mêmes anciens combattants, avaient déjà cherché à se situer au-delà de la question mortifère de la culpabilité, sans toutefois s'en défaire totalement. Christopher Clark n'y parvient pas plus : il a beau, en introduction, annoncer qu'il s'intéresse au *comment* et non au *pourquoi*, il sait parfaitement que le premier nourrit le second. Inverser le postulat de départ permet cependant de se dégager des interprétations mécaniques et de décrire un monde où la guerre n'est pas aussi inéluctable qu'on a bien voulu le croire *a posteriori*.

C'est le premier mérite du livre de Christopher Clark que de casser ce déterminisme belliciste qui a trop longtemps imprégné les études sur l'avant-1914. Point non plus de déterminisme économique, l'auteur manifestant ici une indifférence presque totale aux rivalités impérialistes qui ont fait les fondements de la thèse marxiste. Pour Clark, ce qui compte, ce sont les hommes : les diplomates, les ministres, les chefs d'État, les militaires, dont il brosse des portraits saisissants. Ce sont leurs perceptions, leurs erreurs, leurs certitudes, leurs rêves et leurs craintes qu'il entend sonder. Pour pouvoir conter cette ambiance de méfiance et de haines recuites, il fallait aussi un certain talent de plume, et ne pas tomber dans le piège de l'ouvrage à tiroirs, avec des chapitres déconnectés les uns des autres. Disons-le franchement, *Les Somnambules* se lit comme un véritable roman, c'est un récit haletant et de qualité comme les historiens français en produisent assez peu en raison d'une vieille et absurde défiance envers la littérature. Le début du premier chapitre, relatant l'assassinat des souverains serbes en 1903, est à cet égard époustouflant.

Ce n'est toutefois pas pour sa forme narrative que ce livre est important. Car il l'est. Certes, il est toujours hasardeux d'annoncer qu'un ouvrage est destiné à marquer l'historiographie, mais on est pourtant ici tenté de l'affirmer. Son succès de librairie, en Grande-Bretagne comme en France et plus encore en Allemagne où il a connu dix rééditions successives en l'espace de quelques mois, signifie quelque

chose. Dans le jardin ronronnant des causes de la Grande Guerre, toujours en friche tant elles demeurent partiellement incompréhensibles, il apporte un regard neuf, ou qui se veut tel.

Appuyé sur une documentation de première main et sur une maîtrise des archives des principaux belligérants, Clark entreprend de partir de la Serbie de 1903 pour arriver à Sarajevo en 1914. Contre la tendance à percevoir l'attentat de Sarajevo comme un prétexte, l'auteur insiste sur le ressort fondamentalement balkanique de la tragédie européenne, allant même jusqu'à soutenir que la Serbie est l'« angle mort » des historiens des origines de la Grande Guerre. En insistant sur l'histoire du royaume dirigé par la dynastie expansionniste des Karadjordjevic, le professeur à l'université de Cambridge décrit un pays insupportable, hypocrite et fourbe, défiant constamment l'Autriche-Hongrie, et qui semble animé par une profonde volonté de guerre pour réaliser son rêve de grande Serbie. Dans une historiographie française traditionnellement proserbe, le récit des *Somnambules* est décapant. De cette analyse du rôle belligère de la Serbie, Clark glisse très vite à la responsabilité de la Russie. Car si la Serbie ose agiter le drapeau rouge sous le nez du taureau autrichien, c'est qu'elle se sait soutenue par Saint-Pétersbourg, rival de Vienne dans les Balkans. Sans cet appui, comment Belgrade pourrait-il se permettre d'exciter les Habsbourg ?

De la Russie et de son blanc-seing donné à la Serbie dans sa tentative de déstabilisation des intérêts austro-hongrois, on passe ensuite à l'attitude intransigeante de la France poincariste, soucieuse de resserrer l'alliance avec la Russie et de tenir la dragée haute à l'Allemagne. Si une guerre éclatait dans les Balkans, paralysant l'Autriche, ce serait même la meilleure configuration, selon les militaires français qui espèrent que la Russie en profitera pour masser ses forces avant tout contre l'Allemagne. Au final, Christopher Clark se révèle indulgent avec l'Autriche-Hongrie, et même carrément « innocentiste » dans le cas de l'Allemagne. La première puissance, présentée comme non agressive, paraît longtemps tolérante vis-à-vis des provocations serbes avant de n'en plus pouvoir et de céder à la tentation de punir Belgrade. La seconde, elle, est carrément disculpée. Guillaume II n'est qu'un souverain caractériel que personne n'écoute, le militarisme est loin d'être aussi fort qu'on le dit et Berlin est plus pacifique qu'il n'y paraît. En d'autres termes, l'auteur renverse les thèses de Fritz Fischer (*Les Buts de guerre de l'Allemagne impériale*¹) qui, dans les années 1960, avaient tant fait couler d'encre en Allemagne. On comprend pourquoi Clark est si populaire outre-Rhin.

Les analyses, fines et détaillées, servies qui plus est par une grande qualité narrative, sont percutantes, et pourtant ce renversement de l'appréhension traditionnelle des responsabilités de la Grande Guerre est sujet à controverse. Passons sur la façon de présenter l'Autriche comme une victime et même comme un défenseur du principe des nationalités lors de la création de l'Albanie, ce qui relève d'un parti pris flagrant, car il ne s'agit pour elle que d'interdire un accès à la mer à la Serbie et non de promouvoir le principe de l'État-nation. Oublions la description

1. La version allemande, *Griff nach der Weltmacht. Die Kriegszielpolitik des kaiserlichen Deutschland 1914-1918*, est parue chez Droste-Verlag en 1961, et la version française aux Éditions de Trévise en 1970. Voir la recension de cet ouvrage par N.K. Wissmann *infra* (Ndlr).

de la France comme revancharde, qui surestime la position de Poincaré, président sans réel pouvoir qui veut impressionner l'Allemagne par sa détermination, et sous-estime la peur des Français vis-à-vis de leur puissant voisin, qui se comporte parfois avec arrogance. Mais tout de même : le 5 juillet 1914, en assurant Vienne de son soutien indéfectible (le fameux « chèque en blanc »), Berlin a encouragé la pire des solutions. Quand la Grande-Bretagne a proposé de se réunir autour d'une table, l'Allemagne a de nouveau torpillé la possibilité d'une résolution pacifique de la crise austro-serbe. Quant aux Autrichiens, qui croyaient à un conflit localisé à condition d'aller vite, ils se sont dépêchés de bombarder Belgrade le 28 juillet, rendant définitivement impossible la voie de la conciliation. Bref, les Serbes ont assumé le risque d'une guerre mondiale parce qu'ils en avaient besoin pour réaliser leurs desseins territoriaux ; les Autrichiens ont cru dans un conflit localisé ; les Allemands les ont appuyés en assumant le risque d'un dérapage, qui a lieu lorsque la Russie, qui ne peut abandonner son allié serbe sans perdre crédit et influence dans les Balkans, mobilise le 30 juillet.

On peut gloser sur les attitudes de Paris et de Londres, sur le soutien du premier à la Russie, sur l'ambiguïté du second qui a donné l'impression à Berlin qu'il n'entrerait pas en guerre, mais ils ne sont fondamentalement pas en première ligne. D'ailleurs, où sont le président de la République Poincaré et le président du Conseil et ministre des Affaires étrangères René Viviani au plus fort de la crise, du 23 au 29 juillet ? Ils sont sur le bateau qui les ramène d'une visite officielle à Saint-Pétersbourg, à peu près privés d'informations depuis que les Allemands brouillent à dessein les communications. Le 29 juillet, lorsqu'ils touchent enfin terre, l'ultimatum que les militaires allemands ont rédigé dès le 26 juillet, exigeant que la Belgique laisse passer les troupes du Reich à travers son territoire pour mieux envahir la France, est remis secrètement à l'ambassadeur allemand à Bruxelles. On fait mieux comme volonté de paix...

Retenons la métaphore des somnambules, de ces chefs d'État irresponsables marchant, comme des inconscients, vers le gouffre parce qu'ils ont l'intention de « tenir » face aux provocations de l'autre camp. Non, la guerre n'était pas inéluctable, mais c'est cette croyance dans son inéluctabilité qui l'a précipitée. Cela, on le savait depuis Jules Isaac.

Jean-Yves Le Naour

Docteur en histoire, professeur en classes préparatoires
de science politique, Aix-en-Provence

FRANCE

LA GRANDE GUERRE, SI LOIN, SI PROCHE. RÉFLEXIONS SUR UN CENTENAIRE

Jean-Noël Jeanneney

Paris, Seuil, 2013, 176 pages

Il faut commémorer la Grande Guerre, et non la célébrer : il serait déplacé de célébrer une hécatombe. Un million et 300 000 soldats sont tombés au champ d'honneur. Soit, en gros, près de 900 morts chaque jour. À comparer avec les 89 militaires français tués en Afghanistan depuis dix ans, dont la perte suscite l'émoi – légitime – des Français et de leurs plus hautes autorités. Ces chiffres donnent le vertige. La commémoration devra d'abord expliquer cette « folie » et rappeler comment l'enchaînement fatidique des faits aurait pu être arrêté.

Tout homme de gauche qu'il est, Jean-Noël Jeanneney entend que cette commémoration honore la patrie. Le distinguant du nationalisme, il instruit le procès en réhabilitation du patriotisme, ferment de l'« union sacrée » qui, contre toute attente, avait soudé la France face à l'adversité. Il combat le projet de commémoration « pacifiste » que certains, à gauche, auraient pu caresser, se laissant porter par la vague victimaire qui aurait fait des fusillés et des mutins les vrais héros de la Grande Guerre. Pas plus qu'ils n'étaient bellicistes – la thèse fondatrice de Jean-Jacques Becker a fait un sort à l'idée fautive selon laquelle les Français seraient entrés en guerre la fleur au fusil –, les Français n'étaient pacifistes. On se tromperait en faisant des soldats français et allemands qui ont sympathisé en décembre 1914 dans les tranchées les

précurseurs d'une amitié franco-allemande qui germa dans l'entre-deux-guerres avant d'éclorre dans les années 1950.

Autant que la patrie, c'est la République qu'il faut commémorer. Une III^e République « insubmersible », dont on oublie souvent qu'elle a survécu aux circonstances exceptionnelles des temps de guerre, voire, mieux encore, qu'elle a permis aux civils de l'arrière de tenir, condition nécessaire à la victoire des militaires au front. Jean-Noël Jeanneney ne veut pas que la commémoration de la Grande Guerre soit l'otage des guerres de chapelles ou des oppositions simplistes, en un mot qu'elle désunisse la France comme celle de la Révolution française avait bien failli le faire. Pas d'opposition stérile entre pacifistes et bellicistes, pro-Jaurès et pro-Clemenceau, militaires et civils, alors que si on y regarde de plus près, ces oppositions étaient moins tranchées qu'on ne les présente rétrospectivement.

On sent poindre un formidable engouement populaire autour de cette commémoration. En témoignent déjà les innombrables publications qui l'annoncent et les foisonnantes initiatives locales. Comme en 1989, l'État doit fixer le cap. Ce n'est pas à lui de dire l'histoire – même si la commémoration du martyr arménien en 2015 risque de susciter une nouvelle loi mémorielle. Mais c'est à lui d'accompagner la formidable efflorescence de curiosité que cet événement suscite, en expliquant la folie, en honorant la patrie, en unifiant la France et en promouvant l'Europe. Vaste programme pour Joseph Zimet et son équipe !

Yves Gounin

LE TRAUMATISME DE LA GRANDE GUERRE. 1918-1933

Nicolas Beaupré
Villeneuve d'Asq, Presses
universitaires du Septentrion,
2012, 304 pages

Dans ce huitième volume de la collection « Histoire franco-allemande », Nicolas Beaupré propose d'analyser l'entre-deux-guerres comme une tentative de cure du « trauma de guerre ». C'est dans les représentations que l'historien cherche à saisir la profondeur du traumatisme collectif causé par l'expérience individuelle de la mort de masse. Il montre tout au long de l'ouvrage comment cette expérience commune à bien des contemporains fut élaborée, parfois dépassée, plus souvent instrumentalisée, ravivant des plaies ouvertes à chaque moment de tension entre les deux nations.

Dans les deux parties de l'ouvrage, l'une chronologique, la seconde plus thématique, l'auteur réussit à dilater la périodicité traditionnelle de l'entre-deux-guerres en axant son propos sur l'onde de choc de la Grande Guerre. L'analyse des legs du premier conflit mondial, dans les domaines politique, social, culturel, diplomatique, demeure le fil directeur de l'ouvrage, permettant de subsumer les histoires nationales. Ainsi présente-t-il dans une première partie la période 1918-1932 comme après-guerre, dans six chapitres chronologiques analysant successivement : la fin de la guerre et la démobilisation, la paix armée de Versailles et la poursuite d'un face-à-face hostile entre l'Allemagne et la France et enfin les illusions d'une courte paix sombrant dans la crise économique internationale. Dans une seconde partie, il analyse tour à tour

les effets de la guerre sur la société à travers le deuil et les commémorations, la reconstruction, les confrontations et échanges en territoires occupés, la situation spécifique des mandats, la crise de la Ruhr comme moment de cristallisation des imaginaires issus de la guerre, la démobilisation culturelle à partir de l'étude de cas des intellectuels, le pacte de Locarno, avant d'interroger le sens de la périodisation choisie (1918-1933). L'approche transnationale lui permet de remettre en perspective les principaux débats historiographiques sur le *Sonderweg*, la lecture de la période 1914-1945 comme une « guerre de 30 ans », de même que la question de la « brutalisation » des sociétés par l'expérience de la guerre.

L'originalité de l'approche tient à l'usage des différentes méthodes permettant de réaliser l'étude conjointe des deux sociétés « malades de la guerre », en déplaçant la focale d'étude. L'auteur use tantôt de la comparaison centrée sur les sorties de guerre et les commémorations, tantôt de l'histoire croisée portant sur l'occupation, mettant en valeur les points de vue des occupants et des occupés, ou analyse les transferts culturels et intellectuels autour des accords de Locarno. Sans doute les chapitres présentant la situation des espaces frontaliers sont-ils les plus riches, lorsque N. Beaupré décrit la centralité symbolique de ces espaces dans les représentations des deux sociétés.

Nicolas Beaupré réussit à montrer l'ombre portée de la guerre dans les actions et les représentations de deux sociétés marquées par l'expérience de la mort de masse, tout en mettant en valeur les ressorts de démobilisations culturelles plus ou moins abouties. En cela, à la suite d'historiens allemands

tel Detlev Peukert, il parvient à restituer les possibilités ouvertes à ces deux sociétés, refusant la téléologie d'un entre-deux-guerres qui mènerait obligatoirement à un second conflit mondial.

Stéphane Tison

QUELLE HISTOIRE. UN RÉCIT DE FILIATION (1914-2014)

Stéphane Audoin-Rouzeau
Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 2013,
160 pages

Au milieu de l'abondante production bibliographique que suscite le centenaire de la Grande Guerre, ce court essai retient l'attention à double titre.

D'une part, il est l'œuvre d'un des spécialistes français les plus réputés de la Première Guerre mondiale. Stéphane Audoin-Rouzeau en a profondément renouvelé l'historiographie. En plaçant au cœur de ses recherches le soldat, ses peurs, ses convictions, son libre arbitre aussi, il a combattu l'idéologie pacifiste qui faisait des poilus les victimes d'une boucherie inéluctable.

D'autre part, cet essai ne traite pas à proprement parler de la guerre, mais de ses traces dans une famille, celle de l'auteur lui-même. Stéphane Audoin-Rouzeau tente d'identifier la marque laissée par la Grande Guerre dans sa généalogie. Le témoignage est intime, sans céder à l'exhibitionnisme. Il est subjectif, sans rien renier des pratiques scientifiques de l'historien.

Ses deux grands-pères, nés en 1891 et en 1896, combattirent au front. Le premier livre dans ses carnets l'image,

lisse, d'un soldat patriote, combattant par devoir, vouant aux « Boches » une haine atavique. Le second, lui, n'a laissé qu'une seule lettre : une longue description hallucinée des violences qu'ils traversent en août 1916. Ils moururent trop jeunes pour que l'auteur, né en 1955, en discute avec eux. En revanche, le grand-père de son épouse est mort presque centenaire en 1989, et c'est lui que le jeune historien a longuement interrogé lors de la préparation de sa thèse consacrée aux « soldats des tranchées ».

Pour autant, c'est au destin de Robert Audoin, son grand-père paternel, que l'auteur s'attache. Il ne se remettra jamais des violences de la guerre. La suite de sa vie est une succession d'échecs. Il ne connaît aucune stabilité professionnelle. Il divorce et se remarie en 1939 avec une jeune femme de 20 ans sa cadette. Il est à nouveau mobilisé en 1939 et passera un an en captivité. Il finit sa vie en 1957, dans la demeure de son père, dans un climat de haine rance. Aussi, il n'est guère étonnant que son fils, Philippe, né en 1924, ait nourri une profonde aversion pour la guerre. Elle a influencé son adhésion au surréalisme dont il est devenu, après l'extinction du mouvement, l'historiographe reconnu.

Stéphane, le petit-fils, ne s'interroge pas sur les motifs qui l'ont poussé à choisir l'histoire contemporaine, et plus particulièrement celle du premier conflit mondial. Mais il ne fait guère de doute qu'il y a là un choix, conscient ou inconscient, de rétablir une « filiation interrompue », par-dessus le pacifisme radical que prônait son père.

L'incapacité de son grand-père à « combler la faille ouverte en lui à partir de l'été 1916 », l'alcoolisme dans lequel

son propre père a sombré à la fin de sa vie forment une seule et même « fracture » que Stéphane Audoin-Rouzeau a « placée sous surveillance ». Confession émouvante d'un homme qui a consacré 30 années de sa vie à la question de la violence de la guerre, une violence qui a broyé tant de combattants, mais une violence aussi, plus insidieuse, qui distille son venin aujourd'hui encore chez leurs descendants.

Yves Gounin

1915. L'ENLISEMENT

Jean-Yves Le Naour

Paris, Perrin, 2013, 408 pages

Si 1914 est l'année de l'entrée en guerre, de la Marne et de Tannenberg ; si 1916 est celle de Verdun et de la Somme ; 1917 celle des révolutions russes, de l'entrée en guerre des États-Unis et du Chemin des Dames ; et enfin 1918 celle de la victoire des Alliés, 1915 a souvent été qualifiée d'« année inutile ». Elle est pourtant riche en événements dramatiques, que nous retrace ici Jean-Yves Le Naour.

Pour les deux camps, 1914 se clôt sur le même constat : démesurément étendu à l'ouest comme à l'est, le front est désormais figé et semble hermétique. Ce constat amène pays de l'Entente et puissances centrales à réfléchir à des solutions alternatives afin de « percer ». Plusieurs stratégies sont mises en œuvre du côté des Franco-Britanniques. D'une part un « grignotage » incessant, mais pour l'essentiel vain. Dans une guerre d'usure, il faut épuiser l'adversaire sans craindre ses propres pertes. Les hommes deviennent alors des éléments de statistique. Cette stratégie, vouée à l'échec, est maintenue au-delà du raisonnable par

Joffre et, alimentée par les Allemands, conduit aux hécatombes des « combats locaux » dans les Vosges, au Bois-le-Prêtre, aux Éparges, dans l'Argonne, les Flandres et ailleurs. Joffre donne, d'autre part, deux gigantesques coups de bélier dans la forteresse ennemie, en Artois et en Champagne en mai et en septembre, sans pouvoir l'ébranler. À la fin de l'année, épuisés, les Alliés ont perdu l'initiative des opérations.

Il faut féliciter Jean-Yves Le Naour de n'avoir pas fait l'impasse sur les enjeux militaires de la guerre, que beaucoup d'autres historiens jugent superflus (un comble !). De belles pages sont consacrées à la vie quotidienne des combattants, dans un temps de mutation où se généralisent les nouveaux uniformes, le casque, le masque à gaz, le crapouillot, le lance-flammes, les mines. On s'installe pour longtemps dans un conflit dont l'issue semble particulièrement incertaine.

L'auteur évoque aussi longuement la vie des civils, obligés de s'organiser dans la durée sans les « hommes dans la fleur de l'âge », que leur ramènent pourtant de temps à autre les premières permissions. Les premières lézardes dans l'union sacrée ou le *Burgfrieden* apparaissent aussi, avec le congrès socialiste de Zimmerwald (Suisse) ou la « rumeur infâme » lancée en France par les anticléricaux dans le but de faire passer les catholiques pour des « embusqués » (ce qu'ils ne sont certes pas).

Les fronts « secondaires » ne sont pas oubliés non plus : l'échec de l'Entente aux Dardanelles ; l'océan, où la guerre sous-marine irrite les Américains et les autres neutres (avec le torpillage du *Lusitania* en mai). Tandis que l'entrée en guerre de l'Italie n'apporte pas de changement significatif à la situation

militaire, les Russes s'effondrent en Pologne et en Ukraine, offrant un boulevard vers le blé des plaines fertiles à des Empires centraux où la pénurie commence à se faire durement sentir. Le tsar remporte, en revanche, des victoires contre les Turcs dans le Caucase, dont l'Empire ottoman se venge en exterminant ses citoyens arméniens, perpétrant ainsi le premier génocide du ^{xx}e siècle.

Comme toujours, le propos de Jean-Yves Le Naour est fluide et synthétique. Le récit est accessible sans pour autant que les faits soient simplifiés à l'extrême. Il est seulement dommage qu'hors des notes de fin de volume, les sources et la bibliographie n'apparaissent pas. Espérons que cet oubli sera réparé dans *1916*, *1917*, *1918* et peut-être *1919*, que nous attendons avec intérêt.

Jean-Noël Grandhomme

JUSTICE MILITAIRE. 1915-1916

André Bach

Paris, Vendémiaire, 2013, 600 pages

Plus qu'un ouvrage à lire de façon continue, *Justice militaire. 1915-1916* constitue un outil fondamental pour qui s'intéresse à la justice militaire et au pouvoir coercitif et punitif de l'État. Comme dans *Fusillés pour l'exemple. 1914-1916*¹ dont il est la suite, la réflexion porte sur les rapports entre armée, guerre et démocratie.

Un projet guide l'ensemble : déterminer tous les facteurs qui ont mené la justice militaire à devenir beaucoup moins meurtrière en 1916 qu'elle ne le

fut en 1914-1915. André Bach traite le sujet selon une approche chronologique et thématique, en s'appuyant sur plusieurs centaines de sources, surtout militaires, dont certaines sont intégralement citées.

Dans deux chapitres initiaux succincts, il dresse le bilan des années de guerre écoulées pour exposer la situation militaire et politique et les choix tactiques envisagés au début de l'année 1916. En plus d'une analyse factuelle classique, il donne à voir la guerre, de l'horreur des tranchées aux querelles personnelles des hautes strates de l'État. Il rappelle ensuite les prérogatives de la justice militaire, stupéfiantes dans le cadre d'un régime démocratique, surtout depuis le vote des mesures de renforcement de septembre 1914. Il évoque enfin le combat du Parlement, à partir d'octobre 1915, pour faire adopter des mesures accordant plus de garanties aux prévenus des tribunaux militaires, qui aboutit à la loi du 27 avril 1916 sur le fonctionnement et les compétences des conseils de guerre, puis au décret du 8 juin 1916 autorisant le recours en révision pour les condamnés à mort. Un chapitre identifie les façons dont ces mesures ont été accueillies dans l'armée et au gouvernement.

Le troisième chapitre analyse les rapports conflictuels entre gouvernement, Parlement et haut-commandement, de la nomination de Gallieni à l'éviction de Joffre. Il révèle ainsi les oppositions, le refus de donner aux députés un contrôle sur la conduite de la guerre. Ce chapitre, qui ne s'intéresse que marginalement à la justice militaire, aurait d'ailleurs pu être fondu ailleurs. Mais dévoiler le processus qui conduit à l'instauration des commissions d'enquête parlementaires permet d'évoquer la création de celle qui fut

1. Paris, Tallandier, 2003.

consacrée au contrôle de la justice militaire. Le septième chapitre mesure le travail et l'impact de ces commissions. L'auteur y dévoile que la commission Paul-Meunier, contrôlant la justice militaire, fut de loin la plus efficace.

À l'heure où la production historiographique est centrée sur les condamnations à mort, les cinquième et sixième chapitres apportent un éclairage inédit sur le système répressif de l'armée pendant la guerre. L'auteur détaille les mesures visant à gérer la population délinquante militaire et les structures punitives et pénitentiaires créées pendant la guerre, et il aborde les difficultés éprouvées dès l'automne 1915 pour gérer des condamnés de plus en plus nombreux, considérés comme dangereux pour la discipline.

Les trois derniers chapitres étudient la façon dont s'est exercée la justice militaire sur le terrain, lorsque les conseils de guerre ont prononcé des condamnations à mort – tous les autres modes de répression étant omis. L'analyse menée à partir d'un travail statistique fin – dont l'auteur ne donne malheureusement pas la méthodologie – précise les études déjà menées sur les fusillés et offre des données chiffrées fondamentales sur le rendu de la justice militaire – actuellement sous-étudiée, notamment après les mesures de 1916.

Valériane Milloz

DU FRONT À L'ASILE. 1914-1918

Stéphane Tison et Hervé Guillemain
Paris, Alma, 2013, 420 pages

Cet ouvrage est fruit de la collaboration de deux historiens dont les parcours complémentaires enrichissent le point

de vue sur les soldats de la Grande Guerre atteints de troubles mentaux : Hervé Guillemain est spécialiste de la Grande Guerre et Stéphane Tison s'intéresse particulièrement à l'histoire sanitaire.

Les sources inédites étudiées concernent des soldats français soignés dans la quatrième région militaire : Sarthe, Mayenne, Orne. Les archives principales comportent des dossiers de soldats contenant des observations médicales ou militaires. L'intérêt de cette étude de l'Ouest de la France est la relative continuité des sources et des structures, contrairement aux régions plus proches des combats comme la région militaire Nord.

Face à des traumatismes psychiques inédits, il s'agit pour les auteurs, dans un souci de continuité entre les périodes antérieure et postérieure au conflit, de savoir si la Première Guerre mondiale est l'élément déclencheur des troubles psychiatriques et comment les structures médicales et militaires s'y adaptent. L'ouvrage s'organise en quatre parties à la fois thématiques (définition de la folie et lieux) et chronologiques (d'avant la guerre à l'après-guerre).

L'entrée dans la folie se replace dès 1914 dans la perspective de la psychose collective qui frappe la population dans son ensemble. Les médecins, peu formés, sont frappés par le caractère brutal et nouveau des pathologies ou l'aggravation de maladies préexistantes comme la syphilis ou l'alcoolisme. Les auteurs évoquent la difficulté du deuil des civils, qui parfois ne retrouvent pas le corps ou ne peuvent le faire rapatrier. Les hôpitaux militaires ou militarisés reçoivent en effet des consignes pour inhumer les soldats.

Les lieux de la prise en charge ne sont pas prévus pour l'accueil : mobilisation

du personnel de l'ensemble des structures hospitalières, manque de formation des médecins et des officiers. Les asiles de l'Ouest reçoivent les patients militaires et civils de la région militaire Nord, ce qui complète l'étude du parcours des patients des zones proches du front. La psychiatrie d'urgence apparaît sur le front, chez les Français comme pour les troupes du Commonwealth. La prise en charge des blessés mentaux n'est pas vraiment innovante. Les controverses subsistent ; des pathologies sont médicalisées, comme la fugue ou la peur. Les médecins évaluent les possibles sanctions, mais aussi les droits à pension ou à réforme. Enfin, la politique de santé de l'après-guerre s'occupe peu des soldats blessés mentaux.

À partir d'exemples bien documentés de la quatrième région militaire, les auteurs, dans la veine d'une historiographie nationale et internationale renouvelée à l'approche du centenaire, offrent un regard précis sur la folie, en particulier dans l'armée. En exploitant des sources sur la vie à l'arrière, ils permettent d'enrichir la notion de « culture de guerre ». Ils explorent une problématique occultée dans l'immédiat après-guerre : le soldat « malade mental » qui ne correspond pas à l'image du héros que la société recherche.

H. Guillemain et S. Tison font, enfin, la lumière sur certains faits peu connus, tels que l'engagement de déficients mentaux dans l'armée. À partir de 1917, des hommes mobilisés en 1914 et réformés alors pour troubles mentaux sont réincorporés, « récupérés » dans l'armée française à la suite des grandes offensives meurtrières de Verdun et du Chemin des Dames.

Anne Douchain

ALLEMAGNE

DIE URKATASTROPHE DEUTSCHLANDS. DER ERSTE WELTKRIEG 1914-1918

Wolfgang J. Mommsen
Stuttgart, Klett-Cotta Verlag, 2002,
188 pages

Issu d'une famille d'éminents historiens allemands, Wolfgang J. Mommsen a été l'un des meilleurs spécialistes de l'Allemagne wilhelmienne. Il aborde ici le conflit en étudiant ses aspects à la fois militaires, politiques, économiques et socioculturels. Pour lui, il ne fait aucun doute que la « Grande Guerre » – bien qu'on ne la nomme pas ainsi outre-Rhin – est la « catastrophe originelle » (*Urkatastrophe*) de l'Allemagne, celle qui a provoqué toutes les autres catastrophes qui ont frappé le pays et l'Europe jusqu'en 1945, voire au-delà. Pour Mommsen, l'Allemagne prussienne porte une très lourde (mais pas unique) responsabilité dans l'éclatement de la guerre en 1914. L'auteur rappelle que les milieux militaires allemands ont voulu cette guerre, l'ont activement préparée. Il insiste aussi sur le climat nationaliste et belliqueux qui s'était emparé d'une large part de l'opinion allemande (manipulée par la censure et la thèse officielle d'une « guerre de défense »), des intellectuels, ainsi que des artistes et tout particulièrement des milieux de la haute bourgeoisie, sans parler de l'« union sacrée » (*Burgfrieden*) conclue entre toutes les forces politiques jusqu'en 1918.

Mais Mommsen estime que la décision de recourir à la force fut aussi, pour la classe dirigeante, une fuite en avant lui permettant non seulement de sortir de son encerclement géopolitique,

mais encore d'échapper en interne aux réformes politiques et sociales que le pays attendait, en maintenant un régime non parlementaire dépeint comme moralement supérieur aux systèmes politiques français et britannique. Cette fuite en avant, qui s'accompagnait de très lourdes pertes (2 millions de soldats allemands sont morts à la guerre), rendait, aux yeux de responsables militaires aveuglés par des buts de guerre aussi excessifs qu'irréalisables, l'acceptation d'une paix négociée totalement inconcevable.

Selon Mommsen, la durée du conflit et ses ravages eurent un impact considérable sur l'équilibre interne du Reich. Lourdemment frappée par le blocus britannique qui a causé la mort de 1 million de civils en Allemagne et, surtout, mal gérée, l'« économie de guerre » non seulement n'a pas su approvisionner les soldats au front, mais elle a provoqué la ruine du *Mittelstand*, la paupérisation de larges pans de la société allemande, la famine et l'effondrement de l'industrie des biens de consommation courante. Aggravant les clivages sociaux, elle a accentué les distances entre paysans, fonctionnaires, artisans et travailleurs de l'industrie. Enfin, financée à crédit, elle a alimenté l'explosion des prix (d'où l'hyperinflation à la sortie de la guerre). Les victimes de ce cataclysme se sont alors tournées ou bien vers les « déçus » de la social-démocratie qui ont fondé en 1918 le SPD *indépendant* (l'USPD) et la Ligue spartakiste (Spartakusbund), ou bien vers l'idéologie d'extrême droite, berceau d'un nationalisme ethnique (*völkisch*) et du NSDAP d'Adolf Hitler.

Avant même l'armistice, aiguisée par la révolution d'octobre en URSS et le traité de Brest-Litovsk qui semblait voir se réaliser les buts de guerre les plus fous de Hindenburg et Ludendorff,

la radicalisation d'une large partie de la société allemande, due à la Première Guerre mondiale et au traité de Versailles, annonce l'instabilité de la future République de Weimar et sa chute en 1933.

Hans Stark

GRIFF NACH DER WELTMACHT. DIE KRIEGSZIELPOLITIK DES KAISERLICHEN DEUTSCHLAND 1914-1918

Fritz Fischer

Düsseldorf, Droste Verlag, 1961 et 2009, 896 pages

Publié en 1961 et réédité en 2009, ce livre, comme l'a écrit Jacques Droz, n'a pas seulement écrit l'histoire, il a fait l'histoire.

Fritz Fischer cherche à démontrer, en se fondant sur différents documents, que l'Allemagne avait dès 1914, et non pas seulement depuis l'ère du national-socialisme, de grandes ambitions de conquêtes et d'annexions aussi bien à l'est qu'à l'ouest et qu'elle ambitionnait de dominer le continent pour s'élever au rang de grande puissance mondiale.

La thèse centrale de ce livre est particulièrement importante : les dirigeants politiques et militaires allemands se seraient intentionnellement servi de la crise de juillet 1914 pour provoquer la guerre en Europe, afin de modifier le rapport de forces sur le continent. Le gouvernement impérial, qui parlait de « guerre défensive », aurait de surcroît, et ce dès le début des combats, été en possession d'un vaste programme de guerre. Theobald von Bethmann-Hollweg, chancelier impérial, a pu ainsi présenter dès 1914, au

tout début de la bataille de la Marne, le fameux « programme de septembre ». Celui-ci prévoyait de soumettre politiquement et économiquement les autres nations européennes et envisageait des annexions territoriales considérables sur les voisins directs, notamment la Pologne et la France.

Depuis, les historiens ont rectifié, nuancé mais aussi confirmé les thèses de Fischer. Et ce qui est aujourd'hui inscrit dans les livres d'histoire et considéré comme incontestable a pourtant déclenché la fameuse « controverse Fischer » des années 1962-1979.

Jusqu'en 1960, l'histoire, telle qu'enseignée dans les universités de l'Allemagne fédérale, soutenait deux thèses fondamentales : premièrement, il n'y avait aucun lien direct entre la guerre et la politique extérieure de Guillaume II (la guerre aurait été déclarée pour des raisons purement défensives) ; deuxièmement, on ne pouvait établir aucune relation entre les ambitions politiques allemandes de 1914-1918 et les orientations de la politique extérieure du régime nazi. Par ailleurs, si on remet l'année de publication du livre dans son contexte historique, marqué avant tout par les procès d'Eichmann et d'Auschwitz, on comprend le choc qu'il a pu produire dans la société civile : il fallait alors être, « en plus de tout cela, responsable de la Première Guerre mondiale »... ! Outre le cercle d'historiens constitué autour de Gerhard Ritter, des personnalités politiques sont également intervenues pour contester les thèses de Fischer, notamment Ludwig Erhard et Franz Josef Strauss.

Mais pour la nouvelle génération d'historiens, la controverse Fischer a plutôt offert l'opportunité de démêler un tissu de vieilles légendes patriotiques et de

révéler la continuité qui pouvait exister entre certaines orientations politiques, de Bismarck jusqu'à Hitler en passant par Guillaume II et Hindenburg, ce qui était jusqu'alors tabou. Comme l'a très justement fait remarquer l'historien germano-américain Konrad H. Jarausch, la controverse était en fin de compte un débat de substitution. L'essentiel n'était pas d'établir qui était responsable de la guerre, mais de placer l'autocritique nationale au cœur de la mission des historiens allemands.

Nele Katharina Wissmann

DER GROSSE KRIEG. DIE WELT 1914-1918

Herfried Münkler

Berlin, Rowohlt, 2013, 4^e édition, 928 pages

Herfried Münkler présente avec *Der Große Krieg* (la Grande Guerre) une synthèse très claire sur la Première Guerre mondiale. Bien qu'il n'exploite pas de sources inédites, cet ouvrage donne un éclairage intéressant sur le conflit, vu principalement du côté allemand.

En 1914, trois centres de pouvoir se concurrençaient : Guillaume II, le Grand État-Major et le chancelier Bethmann-Hollweg. L'empereur se condamne vite lui-même à l'insignifiance. Après la chute de Bethmann-Hollweg en juillet 1917, le général Ludendorff dispose dans les faits de la totalité du pouvoir jusqu'à la défaite. Le Reichstag, qui débat pendant toute la guerre et qui vote une résolution de paix en juillet 1917, ne joue qu'un rôle d'observateur. L'opinion publique compte, en revanche : on craint de lui avouer que les immenses sacrifices demandés n'ont servi à rien, d'où une constante fuite en avant, qu'illustre la guerre sous-marine à outrance déclenchée

début 1917 malgré la perspective de l'intervention américaine. En 1914, l'Allemagne n'est pas sous l'influence d'un militarisme fauteur de guerre, mais le pouvoir politique ne contrôle pas l'État-Major qui peut lui imposer la seule solution militaire efficace à ses yeux : le passage des forces allemandes par la Belgique, alors qu'il déclenche l'entrée en guerre du Royaume-Uni.

Pour les Allemands, la guerre est défensive : il faut briser l'encerclement russe et français. Elle se déroule aussi sur le sol allemand jusqu'en 1915. Les forces russes envahissent la Prusse orientale (et empêchent de ce fait l'Allemagne de concentrer le maximum de forces en France). Les Russes se livrent en Allemagne à des exactions contre la population civile, comme les Allemands en Belgique. Par la suite, l'Allemagne ne parvient pas à tirer un avantage stratégique décisif de ses victoires à l'est.

L'auteur conteste les thèses de Fritz Fischer selon lesquelles l'Allemagne a systématiquement préparé la guerre. Il distingue culpabilité (*Schuld*) et responsabilité (*Verantwortung*). L'Allemagne ne peut, selon lui, être tenue pour seule « coupable ». La guerre est d'abord le résultat d'une situation géopolitique : la France craint sa marginalisation, la Russie l'affaiblissement de son influence après sa défaite face au Japon, l'Autriche-Hongrie la perte de son statut de grande puissance, le Royaume-Uni son déclin et l'Allemagne est obsédée par son encerclement. Le « chèque en blanc » donné à l'Autriche-Hongrie pour « punir » la Serbie après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand est compréhensible : il fallait empêcher la dislocation de l'Autriche-Hongrie, dernier allié solide de l'Allemagne. La France n'avait-elle pas donné un contenu militaire offensif à son alliance

avec la Russie ? Ne l'a-t-elle pas encouragée à soutenir la Serbie ?

En revanche, l'Allemagne a manqué à sa responsabilité de puissance centrale, à qui il incombait de veiller à ce qu'une crise périphérique ne déstabilise pas l'équilibre européen. Aujourd'hui, elle a retrouvé cette responsabilité, qu'elle doit assumer conjointement avec la France et la Pologne au moment où les États-Unis se tournent vers le Pacifique.

Cette approche intéressante de la Première Guerre mondiale est instructive pour l'étude des relations internationales : selon l'auteur, la guerre pouvait être évitée ; ses conséquences catastrophiques, même pour les vainqueurs, ont été sans rapport avec les intentions de ceux qui l'ont déclenchée ou, plutôt, s'y sont résignés.

Michel Drain

NACHT ÜBER EUROPA. KULTURGESCHICHTE DES ERSTEN WELTKRIEGS

Ernst Piper

Berlin, Propyläen, 2013, 592 pages

Historien à l'université de Potsdam, Ernst Piper signe un ouvrage magistral consacré à l'histoire culturelle de la Première Guerre mondiale : « Nuit sur l'Europe ». Il n'entre pas dans la polémique sur le degré de responsabilité du Reich dans la crise de juillet 1914, mais se consacre entièrement aux ravages politiques, culturels et humains que ce conflit a provoqués. Il se focalise sur les destins individuels des peintres, écrivains, poètes, compositeurs, intellectuels et politiques qui ont combattu, et sur leurs souffrances. L'auteur, s'il ne revient pas sur la crise de juillet, consacre un chapitre à « l'esprit de 1914 » en Allemagne, qui ne laisse

aucun doute sur l'attitude des représentants politiques et culturels du Reich. Avec la conviction d'avoir été attaqués, et donc du caractère « défensif » de leur action (alors que les troupes allemandes occupent la Belgique et le Nord-Est de la France), Max Weber juge la guerre « grande et magnifique », l'économiste Werner Sombart qualifie les Allemands de « peuple élu », tandis que pour Thomas Mann l'éclatement de la guerre constitue un « orage purificateur ».

L'invasion de la Belgique et de la France, les destructions de la bibliothèque universitaire de Louvain et de la cathédrale de Reims, les attaques des sous-marins allemands contre des navires marchands dans l'Atlantique – actes qui ont fait perdre aux Allemands la guerre idéologique dès 1914 – ont été justifiés au nom de la « civilisation allemande » par le peintre Max Liebermann, le théologien Adolf von Harnack ou le metteur en scène Max Reinhardt, qui ont cru bon d'adresser, avec une centaine d'autres collègues illustres, un « appel au monde de la culture ». Mais l'auteur se consacre aussi aux artistes que la guerre a brisés à défaut de les tuer, tels que le poète Georg Trakl qui s'est suicidé, ou les peintres Ludwig Kirchner, Max Beckmann, George Grosz, Oskar Kokoschka et Otto Dix, dont les œuvres de l'entre-deux-guerres témoigneront des horreurs vécues.

Piper décrit comment les réseaux scientifiques et les liens d'interdépendance culturels, politiques et économiques, tissés avant-guerre dans une Europe ouverte et cosmopolite, se déchirent au profit d'« unions sacrées » (*Burgfrieden*) autistes et irréconciliables. Aussi l'auteur ne manque-t-il pas d'analyser l'impact de la propagande officielle et de la censure sur les opinions publiques européennes. D'où, malgré l'énormité des pertes de part et d'autre (dès septembre 1914 et

surtout en 1916), la volonté de maintenir l'effort de guerre, afin que les « sacrifices des morts n'aient pas été vains », logique qui n'a fait que prolonger les combats. Une large part de l'ouvrage est également accordée à l'action des pacifistes, tels que Romain Rolland, Hermann Hesse ou Ernst Bloch qui, depuis leur exil en Suisse, ont diffusé des écrits que la censure interdisait partout ailleurs en Europe, dénonçant la folie de la guerre. En ouvrant ses frontières à l'intelligentsia pacifiste européenne, la Suisse a joué à cet égard un rôle considérable, permettant que les liens d'avant-guerre ne se déchirent pas entièrement.

Les derniers chapitres, consacrés au rôle des juifs allemands dans la guerre, à la crise politique de 1917-1918 qui oppose partisans et adversaires de la guerre et aux conséquences du traité de Versailles, annoncent déjà les troubles de la République de Weimar et la montée du nazisme.

Hans Stark

FRONTALLTAG IM ERSTEN WELTKRIEG. EIN HISTORISCHES LESEBUCH

Sous la direction de Bernd Ulrich
et Benjamin Ziemann
Essen, Klartext, 2008,
160 pages

Avec ce recueil de documents, Bernd Ulrich et Benjamin Ziemann entendent présenter le quotidien des soldats allemands au front durant la Première Guerre mondiale. Plus de 200 de ces documents sont ici rassemblés, issus notamment des archives fédérales allemandes et des archives des capitales régionales de Munich, Hambourg et Stuttgart. Outre des textes militaires, l'ouvrage comprend des extraits de

lettres du front et de carnets de guerre. Les auteurs soulignent dans leur introduction qu'ils entendent utiliser ces documents pour réfuter la légende du « coup de poignard dans le dos » (*Dolchstoßlegende*). Cette dernière refuse d'expliquer l'issue de la guerre par la perte des combats sur le champ de bataille, pour rejeter la faute sur les milieux de gauche, les juifs, les pacifistes ou les sociaux-démocrates, la responsabilité de ces opposants à la guerre étant utilisée alternativement en fonction des besoins politiques. C'est bien la volonté de détruire le mythe d'une armée allemande « invaincue sur le champ de bataille » qui a guidé le choix des documents. Soixante regroupements d'entre eux illustrent cinq chapitres thématico-chronologiques : l'entrée en guerre, la réalité du conflit, les dysfonctionnements, l'opposition, la fin de la guerre. Au fil de la lecture, le lecteur traverse la période, de la décadence morale des soldats allemands jusqu'à la prévalence d'un sentiment d'indifférence largement répandu, en passant par le souhait qu'on « en finisse enfin » avec ce conflit.

Aujourd'hui, les historiens rejettent très largement la légende du « coup de poignard ». Pour le lecteur, le recueil n'apporte en ce sens aucun élément nouveau. Par ailleurs, les deux auteurs placent la vie au front au cœur de leur choix de documents. Mais cette « vie au front » est difficile à définir. Les documents qui figurent dans ce livre proviennent en grande partie du front de l'Ouest, la vie sur les fronts de l'Est et du Sud n'étant mentionnée que de manière sporadique. La vie au front ainsi décrite est donc associée à ce que l'on connaît déjà de la Première Guerre mondiale : guerre de positions, utilisation de gaz toxiques et assauts, souvent vains, vers les tranchées adverses. On ne saisit pas bien non plus dans quelle mesure ce qui est raconté est

représentatif de la vie au front, car on se demande comment cette armée, déjà démoralisée peu de temps après le début de la guerre, a pu persévérer dans son combat contre l'adversaire pendant encore quatre ans.

Des points positifs peuvent néanmoins être soulignés, notamment les remarques préliminaires, courtes mais pertinentes, qui introduisent chaque document, ainsi que les notes mettant en relation les divers textes. Les documents choisis parviennent à retranscrire authentiquement le caractère dramatique de la Première Guerre mondiale : la pression qui pèse sur les insoumis, la censure du courrier du front contournée par l'usage de langages codés, les mesures disciplinaires du régime pénitentiaire militaire. Au final, l'ouvrage présente un tableau intéressant de la vie au front avant tout grâce aux lettres, écrites dans un langage souvent assez maladroit mais qui dépeignent sans fard des scènes du quotidien.

Nele Katharina Wissmann

DER WELTKRIEG ALS ERZIEHER. JUGEND ZWISCHEN WEIMARER REPUBLIK UND NATIONALSOZIALISMUS

Arndt Weinrich

Essen, Klartext, 2012, 352 pages

À l'heure des commémorations, l'étude d'Arndt Weinrich est bienvenue car elle déplace le regard sur la prégnance de la guerre dans les décennies suivant le conflit de 1914-1918. Se concentrant sur le cas de l'Allemagne, dont la défaite constitue une impasse ne permettant pas aux hommes de donner un sens à leur sacrifice, l'auteur examine la façon particulière dont l'expérience

de la Grande Guerre a été intégrée dans les représentations de la société allemande des années 1918 à 1945. Il s'intéresse en particulier à la transmission de l'image positive du soldat et à la valeur accordée à la guerre et à l'héroïsme dans l'éducation des jeunes pendant la République de Weimar et les années du national-socialisme.

Ce livre éclaire non seulement l'absence de réelle démobilisation dans l'Allemagne vaincue, mais aussi la politisation de l'expérience de la guerre, son ancrage dans les différents milieux et les modalités de sa transmission à la jeunesse, jusqu'à son instrumentalisation par les nazis. On connaît la fameuse légende du « coup de poignard » qu'en 1918 les civils, républicains et sociaux-démocrates, prétendus traîtres, auraient fiché dans le dos d'une armée qui aurait, sans cela, été victorieuse. La jeunesse l'a assimilée en même temps que les valeurs héroïques de la guerre, jugeant injustes et inacceptables les conditions du traité de Versailles et insensé le sacrifice des pères. Le culte des morts, présent dans les différentes organisations de jeunesse, a ainsi maintenu une culture de guerre avec ses traits particuliers de rudesse, de violence mais aussi de camaraderie. Il est frappant que les associations catholiques, pourtant plus résistantes aux discours martiaux, aient, elles aussi, transformé en héros les pères victimes de la guerre et intégré dans leur imaginaire la virilité comme valeur, ainsi que la noblesse du sacrifice consenti. Les jeunes socialistes ont, de même, greffé ce mythe du soldat sur les traditions pacifistes du mouvement ouvrier.

Organisé en trois grandes parties, l'ouvrage analyse d'abord le culte des morts et les pratiques commémoratives des différentes organisations de jeunesse avant la prise de pouvoir par les

nazis, puis la confiscation du modèle du soldat et son instrumentalisation par les Jeunesses hitlériennes, enfin un exemple particulier d'héroïsation du soldat et d'installation du mythe, avec la mémoire de la fameuse bataille de Langemark d'octobre-novembre 1914.

Parmi les nombreux enseignements d'un ouvrage très fouillé, on évoquera les efforts, notamment sémantiques, de la Jeunesse hitlérienne pour s'imposer face aux anciens combattants. L'organisation nazie l'a emporté en développant le culte de ceux qui sont tombés au front et en refusant celui des survivants. Elle a accaparé le terme de « soldat du front », tout en le combinant avec le culte de ses propres martyrs nazis. Ce livre s'inscrit dans la ligne de l'histoire culturelle et de la psychologie sociale. Il poursuit le questionnement, par exemple sur la notion de « brutalisation » des sociétés dans la Grande Guerre, élaborée en 1990 par George L. Mosse. Il contribue surtout à une meilleure compréhension des liens tissés entre le national-socialisme et la Première Guerre mondiale. La transmission du modèle du sacrifice militaire aux jeunes Allemands sous Weimar avait solidement ancré chez eux la représentation de la société comme une communauté fondée sur la camaraderie. Elle les avait en quelque sorte préparés à accepter la brutalité d'un régime criminel.

Hélène Miard-Delacroix

JULI 1914. EINE BILANZ

Gerd Krumeich

Paderborn, Ferdinand Schöningh,
2014, 362 pages

Historien, auteur de nombreux ouvrages sur la Première Guerre mondiale, cofondateur de l'Historial de

la Grande Guerre de Péronne, Gerd Krumeich livre une analyse extrêmement riche et minutieuse de la crise de juillet 1914, complétée par 50 « documents clés » choisis par l'auteur. Son ouvrage s'appuie sur un très grand nombre de documents, mais aussi sur les ouvrages publiés après la Grande Guerre (Renouvin, Fay, Schmitt, Albertini), après la Seconde Guerre mondiale (Fischer, Mommsen), ainsi que sur les études plus récentes (Mombauer, Joll, Clark, etc.) consacrées à l'origine de la guerre.

Krumeich réfute les thèses de Fritz Fischer selon lesquelles le Reich a provoqué la Grande Guerre afin d'exercer son hégémonie sur l'Europe, voire sur le monde. Mais il s'inscrit aussi en faux contre les thèses de Christopher Clark pour qui les Européens se seraient laissé entraîner dans le conflit bien malgré eux. Alors que, selon Clark, les responsabilités dans l'éclatement de la Grande Guerre sont largement partagées, Krumeich démontre que l'Allemagne assume une responsabilité, certes non pas unique, mais néanmoins écrasante. Se sentant « encerclé » par une alliance hostile formée par Londres, Paris et Moscou – alliance qui était elle-même une réponse au comportement militariste allemand –, Berlin aurait sciemment utilisé l'attentat de Sarajevo pour débarrasser l'Autriche-Hongrie de la menace serbe et, surtout, pour tester les intentions véritables de la Russie. La montée en puissance militaire de cette dernière avait suscité à Berlin des craintes si fortes que ce « test » semblait indispensable. D'après ce calcul, au mieux, la Russie devait se tenir à l'écart d'un conflit austro-serbe – ce qui eût permis en même temps d'affaiblir l'alliance franco-russe. Au pire, l'entrée en guerre de Moscou devait permettre

aux Allemands, convaincus que le conflit avec la Russie était de toute façon inéluctable, d'en découdre avec cette dernière avant l'achèvement du programme d'armement russe que Berlin prenait très au sérieux. En revanche, les Allemands ont très fortement sous-estimé les capacités militaires de la France et sa force de résistance.

L'Allemagne accepte donc et cherche, une fois le processus de mobilisation russe enclenché, la guerre – non pour dominer l'Europe, mais pour en modifier l'équilibre géopolitique qui lui était devenu fortement défavorable. Krumeich (comme d'autres historiens allemands avant lui, tel Wolfgang Mommsen) met donc en évidence le fait que Berlin choisit des stratégies très hasardeuses – alors que l'Europe se trouve déjà, depuis les crises marocaines, au bord de la guerre. Berlin joue son va-tout à la fois au plan politique en misant sur l'éventualité d'une neutralité russe en cas de conflit austro-serbe, et aussi et surtout au plan militaire en pariant sur le succès du plan Schlieffen et une défaite très rapide de la France, ainsi que sur la neutralité de la Grande-Bretagne, même en cas d'invasion de la Belgique. Enfin, n'ayant pas la moindre idée de la nature nouvelle de la guerre de ce début du xx^e siècle, les chefs militaires étaient convaincus de la faisabilité d'un conflit bref et du succès de frappes offensives massives et rapides. Le Reich s'est donc préparé à un conflit court, de trois mois, conflit qui fut à bien des égards une « guerre préventive » provoquée par Berlin, comme Theobald von Bethmann-Hollweg l'a reconnu en 1918 : pour Krumeich, c'est là que réside pour l'essentiel la responsabilité de l'Allemagne.

Hans Stark

DEUTSCHLANDS HEER UND MARINE IM ERSTEN WELTKRIEG

Christian Stachelbeck

Munich, Oldenbourg, 2013,

224 pages

Chercheur au Centre d'histoire militaire et des sciences sociales de l'armée allemande (Zentrum für Militärgeschichte und Sozialwissenschaften der Bundeswehr), Christian Stachelbeck propose une riche synthèse de l'histoire de l'armée de Terre et de la Marine allemandes pendant la Première Guerre mondiale. Comportant photographies, cartes et tableaux, l'ouvrage s'ouvre sur une description de l'état de la recherche et de l'évolution de l'histoire militaire. Divisé en quatre grands chapitres (La pensée militaire et la conduite de la guerre ; Structures ; Armement ; Quotidien, expériences de guerre, motivations), le livre retrace, outre les étapes de la guerre en Europe, le déroulement des événements dans les colonies allemandes.

Parmi les raisons de l'effondrement de l'Allemagne, l'auteur pointe aussi bien la supériorité des pays de l'Entente que l'illusion largement partagée d'une guerre courte. S'y ajoutent les erreurs commises par les gradés (jouissance de privilèges non justifiés, favoritisme pour le ravitaillement et les permissions) : autant d'éléments qui déconstruisent le mythe d'une communauté du front unie, englobant toutes les couches de la société, mythe véhiculé ensuite par la littérature, et notamment par Ernst Jünger.

Poursuivant la déconstruction des mythes, l'auteur rapporte également que les volontaires n'étaient pas majoritairement des jeunes hommes de la couche supérieure bourgeoise mais bien des travailleurs de la classe

moyenne des villes. De plus, l'auteur explique comment les récits selon lesquels l'armée allemande était restée « invaincue sur le champ de bataille » et la légende mensongère du « coup de poignard dans le dos » contribueront à l'évolution allemande dans l'entre-deux-guerres et à la fausse et dangereuse croyance du commandement de pouvoir compenser son infériorité stratégique et numérique, ainsi que le manque de ressources, par une meilleure conduite de la guerre et une mobilité tactique et opérative.

L'auteur lie habilement l'analyse des aspects militaires à la situation économique et politique et souligne à juste titre l'importance des mentalités. Ainsi, il montre d'une part que l'Allemagne s'est longuement attachée à une pensée caractéristique du XIX^e siècle : une sous-estimation de l'efficacité de nouvelles technologies au profit d'une surestimation du courage des combattants, ce qui explique, par exemple, que la motorisation du Reich en soit restée longtemps à un stade peu avancé ; il en sera de même dans le domaine des chars de combat, innovation majeure des Alliés. Par ailleurs, soulignant les effets du blocus sur l'économie mais également sur l'état psychique des soldats et de la population, Stachelbeck examine la situation quotidienne, qui explique notamment les mutineries, prélude à l'effondrement de l'Empire allemand.

Écrit *sine ira et studio* près de 100 ans après le premier conflit mondial, l'ouvrage retrace méticuleusement la guerre des forces armées allemandes, offre de nombreuses données utiles et critique ouvertement les responsables, politiques comme militaires, qui se sont laissé guider par leurs illusions autant que par des logiques de concurrence et des luttes de pouvoir.

Ne développant pas plus avant les causes et mécanismes qui ont mené à la guerre, l'auteur se concentre sur les aspects militaires : planification et conduite des opérations. Cet ouvrage constitue une très bonne introduction synthétique à l'histoire de l'armée allemande dans la Première Guerre mondiale.

Julia Heinemann

ROYAUME-UNI

THE GREAT WAR

Peter Hart

Londres, Profile Books, 2013,
544 pages

À l'approche du centenaire de la Grande Guerre, Peter Hart, de l'Imperial War Museum, nous livre une nouvelle somme d'histoire militaire. Rien de nouveau sur le fond, et finalement peu d'incursions dans l'historiographie du conflit, mais au total un bel effort de synthèse. *The Great War* n'est assurément pas une publication universitaire et ne se revendique pas comme telle. Des notes de fin d'ouvrage et une bibliographie minimalistes, ainsi qu'un ton direct, indiquent la cible grand public privilégiée par l'auteur, comme à son habitude. Certaines de ses publications antérieures ont d'ailleurs constitué un réservoir important pour le présent ouvrage¹. Pourtant, le volume n'est pas dénué d'intérêt pour ceux qui souhaiteraient rafraîchir leurs connaissances sur l'histoire militaire

du conflit à l'aube d'un déferlement commémoratif déjà amorcé.

The Great War s'ouvre sur un chapitre aux penchants parfois téléologiques sur les origines du conflit et se clôt par la victoire alliée sur le front ouest en novembre 1918. Entre-temps, le lecteur aura le loisir de parcourir tous les « fronts » de la Grande Guerre, de la Mésopotamie au Pacifique, aux fronts de l'Est, et tous les espaces du conflit, sur et sous terre, sur mer et dans les airs. L'auteur fait preuve d'une certaine érudition et d'une capacité de synthèse impressionnante.

Les chapitres du livre correspondent aux espaces géographiques de la guerre (le front ouest, est, d'Orient, les Dardanelles, la Palestine, etc.), un modèle déjà éprouvé, et proposent un récapitulatif éclairé des campagnes, des acteurs et des enjeux. Ce découpage spatio-temporel ne nuit en rien à la lecture et facilite la compréhension du conflit dans sa dimension globale.

Peter Hart développe une analyse intéressante sur les engagements britanniques en Palestine, au Sinaï et en Mésopotamie. L'auteur remet en question ces guerres dans la guerre qui, si elles répondaient aux ambitions impériales britanniques, consommèrent également un nombre colossal d'hommes et de matériel au détriment du front ouest, là où, d'après l'auteur, se jouait véritablement le sort de la Première Guerre mondiale. Les prises de Jérusalem et de Bagdad sont assimilées à des actes de vanité alors que les objectifs initiaux de ces campagnes, la sécurisation des voies de communication et d'approvisionnement, avaient déjà été remplis.

Abordée essentiellement d'un point de vue britannique, et l'auteur ne s'en

1. Gallipoli, *The Somme, Jutland 1916, Aces Falling. War above the Trenches, 1918*, ou encore 1918. *A Very British Victory*.

cache pas, la Grande Guerre que nous montre Peter Hart est cependant trop souvent épique. Le lectorat visé oblige peut-être à l'entretien du rythme trépidant qui saisit le lecteur dès les premières pages. Pour ce faire, l'auteur entrecoupe son récit de « témoignages », souvent bien connus, de généraux et soldats, pour nous mettre au cœur des tranchées ou aux commandes d'un avion.

Lecture de synthèse et de rappel donc, qui suit les fronts, les évolutions d'armements et de stratégies en s'arrêtant dans le détail sur les épisodes britanniques importants de la guerre de 1914-1918 avec un goût certain pour l'anecdote.

Romain Fathi

LIFE, DEATH AND GROWING UP ON THE WESTERN FRONT

Anthony Fletcher

New Haven, CT, et Londres, Yale University Press, 2013, 352 pages

Tout commence par la découverte de 243 lettres écrites par le grand-père d'Anthony Fletcher à sa femme, depuis le front de l'Ouest en France durant la Grande Guerre. D'autres sources de première main, imprimées ou non, lui permirent de construire ce livre sur l'expérience physique et émotionnelle d'un petit groupe de soldats britanniques.

Cet ouvrage se situe à la confluence de plusieurs thématiques actuelles : l'histoire des représentations et des mentalités, l'histoire sociale, en l'occurrence le point de vue de cinq « simples soldats » et de 12 officiers, l'histoire chronologico-thématique de la guerre.

L'auteur rappelle d'abord que l'absence de service militaire ne détourne pas les Britanniques de l'engagement patriotique. Sans conteste, l'opinion bascule rapidement du pacifisme à la belligérance. Les engagés volontaires partent avec l'enthousiasme et la détermination de faire la guerre pour une cause juste : l'avenir de la civilisation.

Le cœur du livre relate la vie au front. À travers les lettres, Anthony Fletcher dégage certaines spécificités (l'engagement patriotique), analyse, légitime les réactions face au déroulement du conflit et l'éloignement physique des familles. On se représente toujours les soldats aux prises avec l'ennemi, mais ils n'ont pas constamment combattu. À la lecture de ces lettres, on découvre une vie du soldat divisée en deux temps, celui où tout lui est imposé – corvées, patrouilles – et celui qu'il peut se réserver (écriture, etc.) Par ailleurs, l'autocensure est bien présente, comme dans la citation du soldat Alec Reader, qui élabore une véritable stratégie pour rassurer sa famille.

L'auteur n'arrête pas son travail à l'Armistice et, dans sa troisième partie, évoque la construction du souvenir. Cette dernière partie offre une résonance aux commémorations de 2014 et présente finement la notion d'héroïsme. Les soldats obéissent aux ordres, acceptent le sens de la guerre, consentent à leur présence au front avec ses conséquences, comme le sacrifice. Mais à la longue les hommes doutent, devant l'amoncellement des cadavres ou en 1916 lors de la bataille de la Somme.

Pour tenter de comprendre comment ils ont résisté, diverses explications sont mises en exergue par les soldats eux-mêmes. Tout d'abord, le poids de la solidarité – les soldats tiennent pour ne pas abandonner leurs camarades. Le courage du combattant puise aussi sa

source dans l'esprit de corps, de camaraderie, ainsi que dans le *leadership* des chefs « Il était soutenu par l'amitié entre les officiers et leurs hommes autant que par la discipline. » Les notions d'honneur, du sens du devoir, lui sont inculquées dès l'enfance¹.

Force est de constater qu'il n'y a pas de rupture entre le front et l'arrière, grâce à la correspondance qui relie les deux mondes. Même si cette dernière se compose largement de non-dits : les soldats, en s'assurant du bon moral des leurs, attendent en retour de bonnes nouvelles.

Anne Geslin-Ferron

ÉTATS-UNIS

THE SHADOW OF THE PAST. REPUTATION AND MILITARY ALLIANCES BEFORE THE FIRST WORLD WAR

Gregory D. Miller
Ithaca, NY, Cornell University Press,
2012, 248 pages

MILITARISM IN GLOBAL AGE. NAVAL AMBITIONS IN GERMANY AND THE UNITED STATES BEFORE WORLD WAR I

Dirk Bönker
Ithaca, NY, Cornell University Press,
2012, 432 pages

Bien qu'ils couvrent la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, ces deux ouvrages ne sont en rien de simples

chroniques du temps passé. Leurs auteurs ont exploité une masse considérable d'archives, de témoignages et d'analyses. Pour autant, ils ne se sont pas contentés de bricoler un récit restituant les interrogations des grandes puissances de la Belle Époque. Ils ont aussi su mobiliser un appareil conceptuel sophistiqué, faisant place aux questionnements récents des sciences sociales. *The Shadow of the Past*, de Gregory D. Miller, examine le rôle que tient la réputation dans la gestion des rapports interétatiques, avec un intérêt particulier pour l'impact de la fiabilité (« Vu ses agissements passés, tel État-nation paraît-il enclin à tenir ses engagements ou à les renier ? ») sur la formation et l'évolution des alliances militaires. Concrètement, l'auteur passe en revue l'abandon par la Grande-Bretagne de sa politique de splendide isolement (1901-1905), la crise de Tanger (1905-1906), la crise bosniaque (1908-1909) et la crise d'Agadir (1911). L'impression d'ensemble ? L'ouvrage brasse quantité de réflexions théoriques. Il esquisse des pistes stimulantes pour appréhender le capital réputationnel des entités étatiques – pas d'analyse pointue si on ne prend soin de différencier l'image du régime, celle des dirigeants gouvernementaux en place et celle du parti dominant – et conceptualiser les grilles d'évaluation déterminant leur pouvoir d'attraction et leur palette de partenaires potentiels. Cependant, Gregory Miller a éprouvé beaucoup de difficultés à se dégager de l'emprise de Jonathan Mercer et de son magistral *Reputation and International Politics* (Cornell University Press, 1996). D'où un sentiment d'inachevé.

Par comparaison, *Militarism in the Global Age* de Dirk Bönker (Duke University) se présente comme un

1. Voir la dernière publication de l'auteur : *Growing up in England. The Experience of Childhood 1600-1914*, New Haven, CT, et Londres, Yale University Press, 2008.

texte nettement plus abouti. Parce que l'auteur expose une très subtile compréhension de la politique de bureau et de ses bourgeoisements idéologiques. Parce qu'il a mené ses recherches documentaires sur les deux rives de l'Atlantique (65 pages de notes), avec le souci de bien comprendre ce qui distinguait le navalisme¹ allemand de son homologue américain et ce qui a permis à ce dernier de concrétiser ses ambitions dans la seconde moitié du xx^e siècle. Parce qu'il tient compte des contraintes et des opportunités présentes dans chaque ensemble étatique, à tel moment précis de son développement (absolutisme wilhelmien / *progressive era*). Élément non négligeable, Dirk Bönker pointe discrètement du doigt les conceptualisations alambiquées, les ruminations fantasmagoriques et les élaborations doctrinales pseudo-rationnelles des structures administratives autogouvernées et soustraites à toute critique articulée, mais il ne s'arrête pas à ce constat d'évidence. En complément, il livre un tableau extrêmement fouillé des argumentaires publics et des techniques d'influence au moyen desquels une corporation technocratique donnée s'applique à imposer ses vues, à façonner une aire de consensus domestique, puis à s'approprier une part croissante des ressources nationales. Bref, on a là un texte de premier plan, méritant d'être lu avec attention par tous ceux qui

1. Défini comme la forme navale du militarisme. Dans son ouvrage, Dirk Bönker se focalise sur la dimension élitaire du navalisme, entendu en tant que formation idéologique cohérente, articulée autour d'un corpus particulier d'idées et de pratiques et produite par un ensemble d'officiers et d'institutions opérant dans un contexte formel (orientations officielles, propositions, travaux de planification, écrits destinés à une diffusion publique).

s'intéressent aux interactions entre militarisation et globalisation.

Jérôme Marchand

JULY 1914. COUNTDOWN TO WAR

Sean McMeekin

New York, NY, Basic Books, 2013,
480 pages

Ce livre relate la crise diplomatique de juillet 1914 qui mena au déclenchement de la Première Guerre mondiale. C'est le cinquième ouvrage de Sean McMeekin, spécialiste américain de la période, deux de ses précédents écrits ayant été honorés de prix littéraires. Le livre se divise en deux parties, la première montrant les réactions des puissances européennes, la seconde analysant le déroulement des événements. Dans sa première partie, l'auteur introduit les grands acteurs des relations diplomatiques pour chaque pays, responsables des Affaires étrangères, ambassadeurs et souverains.

La seconde partie, beaucoup plus longue, pointe les différents responsables du déclenchement de la guerre. Le premier est le ministre des Affaires étrangères d'Autriche-Hongrie, le comte Berchtold, qui envoie un rapport à l'Allemagne favorisant nettement la solution militaire. Guillaume II, quant à lui, commet l'erreur d'assurer à l'Autriche-Hongrie un soutien total de l'Allemagne, quelle que soit la réaction de la double monarchie à l'incident de Sarajevo. La Russie, qui veut protéger la Serbie, reçoit l'appui de la France par l'intermédiaire du président Poincaré. Pour éviter toute solution de compromis, le comte Berchtold envoie la déclaration de guerre à la Serbie après que celle-ci a rejeté l'ultimatum. Vient enfin la course à la mobilisation, course que

la Russie entame mais qu'elle parvient à dissimuler. L'Allemagne s'en plaint à l'Angleterre, mais celle-ci n'est pas au courant... Lorsque le Kaiser prend la décision de mobiliser en retour, il passe pour l'agresseur. La décision militaire allemande de violer la neutralité de la Belgique rompt les relations diplomatiques anglo-germaniques et fait entrer la Grande-Bretagne dans le camp de la France et de la Russie. La guerre peut commencer.

Cet ouvrage est le fruit d'une longue étude historique : les notes et la bibliographie commentée par l'auteur sont riches, comme les annexes – une chronologie, une liste des principaux intervenants et un index aident ainsi à se retrouver dans un milieu diplomatique parfois complexe. La seule faiblesse de l'œuvre est de s'égarer ponctuellement dans des descriptions de réceptions mondaines.

La thèse défendue par S. McMeekin est originale : elle s'interroge sur le comportement, parfois belliqueux, de la France et de la Russie, en s'appuyant sur le fait que ces deux puissances se sentaient militairement supérieures à leurs rivales. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, se sachant inférieures, n'auraient donc eu aucun intérêt à déclencher une guerre. L'auteur montre également les balbutiements de la diplomatie britannique, qui ne parvient pas à adopter une ligne politique stricte et se fait duper par la Russie et la France.

Comme toute thèse, celle-ci prête à discussion. Le comportement de la France et de la Russie peut paraître agressif à certains moments, mais la responsabilité du déclenchement de la Première Guerre mondiale n'est-elle pas européenne ?

Satyavane Doressamy

ASIE

[LES JAPONAIS QUI ONT ENTENDU « LE GRONDEMENT D'AOÛT » : LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE ET LE JOURNAL DE PRISON DE UEMURA HISAKIYO]

Naraoka Shôchi

Tokyo, Chikura Shobô, mars 2013

En juillet 1914, quelque 600 Japonais se trouvent en Allemagne. Des centaines seront arrêtés puis internés. La première moitié de cet ouvrage étudie l'expérience de ces Japonais, sa deuxième moitié est consacrée à la réimpression des mémoires de l'un d'eux, Uemura Hisakiyo, médecin bactériologiste qui a connu l'internement durant 80 jours.

L'internement des étrangers civils des pays ennemis est un phénomène que l'on observe dans tous les pays belligérants. C'est une des caractéristiques de la « guerre totale », qui mobilise tous les citoyens pour l'effort de guerre, transformant ainsi tous les nationaux de l'adversaire en ennemis, sans distinction entre militaires et civils.

Quant aux impressions des Japonais sur l'internement en Allemagne, soulignons deux points. Premièrement, les Japonais interprètent souvent l'arrogance des autorités allemandes et l'exaspération du public comme un effet non seulement de la haine contre l'adversaire de guerre, mais aussi et surtout du mépris des Blancs contre les peuples de couleur. La question raciale était souvent obsessionnelle et affective pour les Japonais de l'époque, surtout dans l'élite internationalisée. Rappelons que, depuis le début du siècle, les mesures discriminatoires contre les Japonais aux États-Unis et dans les dominions britanniques

préoccupaient la diplomatie nipponne. Nous savons aussi que le Japon proposera à la Conférence de Versailles d'insérer une clause sur l'égalité raciale dans le protocole de la Société des Nations (SDN), proposition qui sera rejetée par les négociateurs.

Les Japonais dénoncent aussi le traitement allemand à leur égard en le comparant avec la politique de leur pays : à leur avis, le traitement par les autorités nipponnes des prisonniers de guerre russes pendant la guerre russo-japonaise, ainsi que celui des ressortissants civils et militaires allemands et autrichiens pendant la Grande Guerre, sont corrects et même respectueux. Ils considèrent donc les Japonais plus « civilisés » que les « barbares » allemands ...

Du point de vue historiographique, on peut situer cette étude dans deux contextes. D'abord, dans l'historiographie japonaise sur la guerre : aussi bien dans les recherches en histoire que dans la mémoire collective, cette guerre n'est pas la « Grande Guerre » pour le Japon, même si des historiens japonais ont étudié le sujet. Depuis quelques années cependant, en accord avec le développement international des recherches, l'intérêt scientifique pour cette guerre croît. Cet ouvrage se situe dans ce courant, son objectif étant de faire connaître l'expérience oubliée des Japonais en Allemagne, complètement différente de celle des Japonais dans leur propre pays.

Un deuxième point concerne les connaissances disponibles sur l'internement des populations civiles en temps de guerre. Au Japon, cette question est déjà amplement étudiée pour ce qui concerne les Japonais aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, et des publications plus récentes se sont intéressées aux Japonais en Australie et en Nouvelle-Calédonie, ainsi qu'aux

populations étrangères des pays ennemis qui se trouvaient au Japon pendant la Seconde Guerre mondiale. Quant à la Première Guerre mondiale, le sort des prisonniers de guerre allemands et autrichiens détenus au Japon est connu. Dans ce contexte historiographique, les nouveaux éléments apportés par cet ouvrage pourraient fonder une réflexion comparative, notamment sur le sort des populations civiles originaires des pays ennemis pendant la Grande Guerre. Pour qu'une telle comparaison se concrétise, il faut souhaiter que les recherches de cet auteur soient traduites.

Miho Matsunuma

NOTE SUR UNE ABSENCE RUSSE

Ayant décidé de consacrer l'intégralité des « Lectures » à des ouvrages sur la Grande Guerre parus récemment dans différents pays, la rédaction de *Politique étrangère* s'est enquis des publications russes. On s'étonnera d'autant plus de leur absence de la présente rubrique.

Le Centre Russie/NEI de l'Ifri a été mis à contribution, comme nos autres programmes régionaux, pour identifier des ouvrages parus en 2013. Or, les recherches n'ont permis d'identifier aucune parution. Il semblerait, pour reprendre le titre d'un livre plus ancien de Natalia Narotchnitskaïa, que la Grande Guerre soit, en Russie, une « guerre oubliée ».

Deux historiens russes ont été sollicités pour nous éclairer sur les raisons de cet « oubli ». Elena Roudaya – directrice des programmes éducatifs, scientifiques et culturels à la Fondation pour la perspective historique – explique ainsi que trois facteurs ont particulièrement pesé.

Tout d'abord, la mémoire de la Grande Guerre a été éclipsée par celle des révolutions de février et octobre 1917. Pendant la période soviétique, les idéologues marxistes ont, de plus, occulté un premier conflit mondial qu'ils considéraient comme une « guerre injuste entre prédateurs impérialistes ». Enfin, le souvenir écrasant de la Seconde Guerre mondiale, au cours de laquelle l'Union soviétique a perdu au moins 20 millions d'hommes, apportant une contribution décisive à l'effondrement du nazisme, laisse peu de place à la guerre de 1914-1918 qui a infligé dix fois moins de victimes à la Russie.

Evgeny Sergeev, professeur à l'Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie, affirme quant à lui que la Première Guerre mondiale ne peut être considérée comme une « guerre oubliée ». En effet, si, contrairement à d'autres pays, la Russie n'a pas connu une avalanche éditoriale à l'approche du centenaire de 1914, les ouvrages sur le premier conflit mondial ne sont pas pour autant totalement absents. En effet, ces dix dernières années, plusieurs livres ont paru sur les aspects militaires de ce conflit, notamment les opérations terrestres¹ et maritimes². On peut relever

aujourd'hui une évolution de l'historiographie russe sur la Première Guerre mondiale : les travaux focalisés sur les questions militaires sont en train de céder la place à des publications sur des thématiques plus sociales.

Enfin, Elena Roudaya et Evgeny Sergeev se rejoignent pour constater qu'en Russie comme ailleurs, la commémoration de la Grande Guerre ne se limitera pas à l'année 2014. Colloques et ouvrages devraient ainsi se succéder jusqu'en 2018. La publication de plusieurs livres importants est déjà annoncée, à l'instar de l'encyclopédie *La Russie dans la Première Guerre mondiale*, produite par des chercheurs de l'Académie des sciences de Russie.

La rédaction

1. Каширин В.Б. Взятие горы Маковка. Неизвестная победа русских войск весной 1915 года. М., 2010; Нелипович С.Г. «Брусилловский прорыв». Наступление Юго-Западного фронта в кампанию 1916 года. М., 2006; Оськин М. В. Галицийская битва. Август 1914. М., 2006 и др.
2. Герасимов В.Л. История создания отечественной морской авиации (1910–1917 гг.). Смоленск, 2007; Грибовский В.Ю. Балтийский флот в первой мировой войне 1914–1917 гг. СПб., 2000; Козлов Д.Ю. Нарушение морских коммуникаций по опыту действий Российского флота в Первой мировой войне (1914–1917). М., 2013; Олейников А.В. Дарданелльская операция 19 февраля 1915 – 9 января 1916 года. Астрахань, 2009; Цветков И.Ф., Бажанов Д.А. Дредноуты Балтики. Линейные корабли типа «Севастополь» в Первой мировой войне и революции (1914–1919 гг.). СПб., 2009 и др.